

Le Nom de l'Homme

Recueil de poèmes

De classicisme et de lyrisme, de surréalisme, d'ironie, de tragédie en clair-obscur, d'amour, de vie et de mort.

par Fabian Daurat

fabian.daurat@gmail.com

06 16 70 06 92

La prière

Je voudrais tant prier mais l'écho de ma plainte
Noyée dans le sillon où ruissellent mes larmes
En gagnant l'aube azur, élégie déchirée
Que signe le plus humble au sceau de son empreinte,
Rejoindrait l'océan bouillonnant de vacarme

C'est que Dieu, son oreille absolument fermée,
Cent fois indifférente à nos tristes affaires,
Attribue au néant tant de vaines suppliques
Dépourvues tout à fait de l'éclat d'une alarme

Il en est ainsi car, Ouvrier de l'enfer,
Comme de toute chose au monde qui s'applique,
Adonaï, Allah, le tout Puissant Seigneur,
Connaît parfaitement la musique du coeur
Et surtout, croyez-le, quand résonne misère,
A telle enseigne que c'est sa composition
Dont l'harmonie obscure enrichit la passion

Quel écrit mensonger qui dit Dieu protecteur !
La vérité, plus sombre, est que le Créateur
Caresse le tourment comme le grand auteur
Ouvrant aux Misérables en louant la douleur
Qui saigne de sa plume, et la dramaturgie,
Ainsi exacerbée est une liturgie
Dont le récit entier est l'unique raison

Le cruel Artisan armé de droit canon
En crachant de la poudre, en scellant le destin
Que rencontre ici-bas la somme des humains,
Exerce haut sa science en funèbre oraison
Pour le dessein suprême alignant son Roman
Aux versets révélés à l'encre de mon sang.

L'enfant et le destin

J'étais enfant perdu, j'ai trouvé un destin
Un chemin vers le ciel où je te trouve enfin
Tu es allongée, nue, sur un lit de roseau
J'approche, tu frémis et je suis du Verseau
Voilà pourquoi, peut-être, en roulant sur ta joue,
Ta douleur est la mienne, elle est ivre et moi saoul,
Me baptisent, m'abreuvent et scellent mon serment,
Tes larmes, eau de vie, mêlant le sel au sang

Ta lumière est la mienne, elle jaillit des ténèbres
Quand ton âme escarpée, à travers ses fêlures,
La laisse me gagner, son éclat te célèbre
Caressant ma nuit blanche et ses vallées obscures

Toi, mon dernier voyage, entends-tu le silence
Qui couvre le vacarme assourdissant du monde ?
C'est le chant de l'amour par-delà ton absence
Les mains cherchent en vain et le cœur vagabonde
Son écho puisse-t-il me conduire à bon port,
Où nous prendrons la mer, à la vie à la mort.

Le jardin

Une goutte de pluie, les plumes d'un oiseau
Le fol élan du vide, un frisson, une absence
L'entêtement du vent, la vertu du roseau
La moiteur de ton nid et, du berger, l'errance

En caressant le fruit éternel du silence
Je resterai ainsi à contempler le monde
Entre un passé mouvant et l'instant que je sonde
Je voudrais distiller un peu de ton essence

S'il venait à l'ennui de gagner mon jardin
Je tirerais un trait sur les doigts de la main
Pour former une ligne aux courbures décentes
Et pleurer des rivières et mourir de mort lente

Ceci est un vœu pieu, sera-t-il entendu ?
Puissent briller les mots, ténébreuses facettes
Puisqu'ils sont immergés dans un bain de vertu
Comme je feins de croire en un matin de fête.

Le Zinc

La nuit fond sur mon zinc de cendre et d'acier
Tout autour, des rayons de lune caressent la froideur de mes os
Terminal sans germe, matrice déglinguée, silence larvé étouffé de poèmes vains,
j'attends que passe l'éternité, et la mort ne vient toujours pas, longue au mal
Et au silence
Bientôt ce sera demain, et déjà l'ennui me gagne car je suis un damné, et je bois la
vie, ivre, je meurs et ressuscite en chaque instant

C'est une nuit sans commencement, sans fin et le jour, une ombre qui plane, et les
météorites, des coquelicots arrachés à leur virginale saison qui retombent en nuées
de pétales luisants, et se ramassent à la pelle aux heures précoces où les uns
naissent, et les autres n'en finissent plus d'embrasser l'horizon hésitant

C'est un vaste territoire que celui de la mort, et plus encore, celui de la vie, leur
démence qui vacille jusqu'au dernier souffle, tandis que l'asphyxie guette le fond de
mes tranchées et que l'air me parvient par des voies inconnues et impénétrables

Je ne céderai pas, car mes songes d'argile dessinent les bas-reliefs d'un ailleurs
riverain, et je sais, malgré les plaintes douces que me font en écho les vallées de
chagrin, je sais oui, j'en suis même certain, que j'irai recueillir la rosée qui s'épanche
sur mon propre chemin.

Capitale

Ma mémoire jaillit de l'écho des sirènes
Et mes murmures longs, des sanglots de la Seine
Comme abonde le sang que mon humeur déchaîne

Le serment, la caresse, écarlate océan
Baigne mes catacombes, immerge le néant
Et inonde l'azur comme un soleil de plomb
Quand, étourdi, je dis d'un murmure ton nom

Tu m'adresses souvent tes adieux empressés
Ô ma ville tombeau toujours sur le départ,
Bruissent, sous tes pavés, ton tumulte passé,
Ton tissu utérin et tes anciennes gloires

Une moisson de miel que ta lune reflète
Sur les plis délicats d'un voile turbulent
Glisse dessous ton lit ses limons de disette
Le sable dispersé comme au hasard des vents
Me recouvre bientôt et porte le repos,
Je livre à tes remous mon écrasant fardeau

Ni le froid ni l'asphalte où chaque jour je couche
Ne durcira tes os, n'attendrira ta moelle
Et tes flancs de béton que ma douleur accouche
Jette sur mon errance une lumière pâle
Tes mirages fiévreux, insomnie virtuose
Et tes rideaux de jour et tes charmes de nuit
Valsent sous mes paupières closes,

Paris

Après l'amour

Flottaient dans l'air, en suspension
Les joies que je connus naguère
Entre Terre et Ciel, ma moisson
Consistait en un grand mystère

Comme le fruit de la passion
Tu donnais ton eau de prière
Aux vagabonds et clandestins
De mes états d'âme sanguins

Tu reposais, telle un pétale
Dans le tumulte du ruisseau
Je venais, par un dernier rôle,
De poser ma peau sur ton sceau

Quand s'élevait à l'horizon
Le parfum léger des embruns
Tu mettais une touche florale
Au matin clair d'un jour sans fin

En cette saison matinale
Nous avons fui notre chagrin
Je vois à ton sourire pâle
Que nous dormirons bien demain.

L'âme

L'âme erre par delà mers et hauts séants, par-delà mère, l'amer de tous les vices et de l'écume de l'Amérique

L'âme ourdit son complot, l'amour dit "Je ne me tairai pas!" mais l'art s'emmêle, le sang mêle au drame le son de la vie, sa leçon, son avis

Sans ces évidences censées, qu'advierait-il de nos sens, de l'innocence, et de l'essence contraire?

Certes on peut voyager au-delà d'Uranus
Il n'est rien d'impossible à décrocher la lune
On peut marcher sans fin avec un pied talus
Les montagnes ne sont que d'orgueilleuses dunes

Mais il n'est de salut que les remparts de Chine,
Mais on ne réfléchit qu'à genoux dans les ruines.

La cadence

Moi je courbe, toi tu ramasses, l'échine, la caillasse
Je rampe, tu voles, je m'accroche au sol, tu me donnes le la et je me perds dans tes latitudes
Mon attitude solitaire suspend ton élan, tantôt haut tantôt bas
Cela va et vient selon que tu ailles ou que je vienne, nous valsons en somme, comme des chevaux de trait, comme des bêtes de somme
La cadence de tes jarrets se confond avec les remous de mon flanc, tu gémiss, je jouis

Tu es lassée, je dors, tu te réveilles, je m'endors à nouveau
Ainsi va le tempo malgré toute latence et tout malentendu, et les tentaculaires attendus
Ainsi va la cadence, lac de tranquillité où se danse la dernière, où je pleure, où tu ris

Je me réveille, tu es loin
Je te cherche, tu réponds autre chose, et nous chantons en vain, nul soleil ne vient saluer cette mélodie, on verra bien demain

Demain, c'est une promesse, et deux fois tu l'auras valent mieux que trois fois rien
C'est pourquoi je m'allonge quand tu te couches
C'est pourquoi lorsque nous serons morts, ce ne sera plus comme avant

En attendant...
Non, rien.

Le mâle heureux

L'amour est de genre masculin
Mais quand elles sont plurielles
Voilà qu'elles en deviennent femelles
Et je me demande bien
Si par conséquent, et vu l'heure,
On peut dire du bonheur
Pour badiner un peu
Que c'est un mâle heureux.

Le verre d'eau

Nul n'est besoin de mesurer
Lorsqu'un verre d'eau est plein
Les millilitres qu'il contient
Pour pouvoir affirmer
Qu'il fallait deux fois moins
Pour l'emplir à moitié.

La peau aime

Ce que la peau aime
C'est le rouge et le noir et même l'ivoire
Le Calice et la lie
Puisé dans le Coran ou une autre mémoire
Coulé en sanskrit
Ou d'un torrent puissant
Charriant les eaux de mars
Du ciel vers l'océan

Ce que la peau aime est interdit
C'est Babel épuisée de couleurs infinies
La peau aime le rose aux pétales acérés
Négritude cramée à ne plus avoir soif
Le vin versé à flots jusqu'à résurrection
Et le Veau d'Or vaudou que Moïse inhala
En disant inchallah mais ne le savait pas

Ce que la peau aime c'est le verbe, puis l'abandon
Au commencement était l'énergie
Et à la fin aussi
Et entre les deux, la pulsation

Ce que la peau aime c'est être saisie
C'est être transportée, et voilà mon ami
Tu coules mon sang frère.

Le chien et le loup

Misérable créature, qui craint la mort
Qui préfère la morsure du déshonneur, de l'indignité et de la honte aux cendres de
ses os, dispersées par un vent fier et puissant

Misérable qui, de peur de la défaite, se fabrique un triomphe en violant la justice, qui
de peur d'être vaincu, abandonne aux chiens la victoire sur le loup

Misérable qui déploie son énergie à rester ou venir dans les bras tendres et doux de
confort et fortune, quand seuls les récifs tranchants et impitoyables donnent à l'âme
de l'Homme quelque prix

Misérable qui paie pour vivre et contracte dans l'au-delà une dette dont nul asile
n'épargne l'héritage

Et moi, je hurle à la lune, mais suis-je loup ou chien inspiré ?
Suis-je inspiré, suis-je loup, suis-je chien ?

Misérable qui ne sait qui il est.

Le Désert

C'était un enfant du désert. Il avait tanné le soleil avec ses pieds, et les paumes de ses mains, déjà calleuses, ouvrageaient les nuages

Il n'y avait pas de pluie, mais des sentiers ardues aux langueurs infinies, dont pas une parcelle lui était inconnue

Il n'avait pas de rêve, pas de joie, pas de crainte ni d'espoir, il avait les saisons inscrites sur la peau, et dedans son esprit, leur mystère

Et il avait le regard fier, sans orgueil ni amour vain
Il allait, errant, les yeux sertis d'innocence, en chantant d'une voix lointaine

On naît à la terre et de sa poussière on fait une noblesse, celle de l'enfant du désert

A présent, il s'est enfui, nul ne sait où il est allé
Les dunes portent encore les vagues qu'il faisait en dansant, et devant, l'océan, et au-delà des mers, des terres luxuriantes ou d'autres encore glacées, marquent son destin d'une empreinte silencieuse

Le désert attend son retour comme la roche l'écho
Il reviendra peut-être ou peut-être pas, peut-être n'est-il jamais venu

Peut-être, quand il chantait, sa voix n'était-elle que le souffle du vent.

Un pays

Il était un pays que j'ai connu, lointain
Où se mêlait le plomb aux nuées du destin
Et les pâles lueurs que faisait une rose
Aux pétales soyeux d'un baiser sur la main
A l'éclat flamboyant d'une pierre d'opale

Et je bois à présent la liqueur, le venin
Distillés de mes veines en coulant dans ma prose
Et si j'oublie le son de ma langue natale
Quand tu chantes mon nom, quel bonheur que tu l'oses !
C'est pour mieux dessiner un ailleurs incertain

Je vois bien que se nouent, sur ma peau, des nuages,
Les mouvements violents d'une brise fatale,
Fendant la marée haute en gagnant ton corsage
Alors que je retiens, si je peux, mes sanglots,

Une vague s'abat, saturée, sur tes eaux

Si je savais l'étau par-delà le naufrage
Dont je suis le perdant et tu es le vaisseau
Je serais ton Verseau, tu serais mon chenal
Nous verserions ensemble une marée de mots
Aux creux de ton Gémeau qui parle mon langage.

Les yeux noirs

Elle avait les yeux noirs et son regard perçant
Pénétrait ma mémoire, égarait mes nuits blanches
Elle faisait un destin maculé, rouge sang
Et balançait les mots comme on tourne les hanches
Elle vivait de dédales parcourus en dansant
Je flottais sur sa peau en m'accrochant aux branches
Depuis je l'ai connue et ses chastes péchés
Excitent ma passion, ébranlent mes esprits
Si elle devait sombrer ce serait dans mon puits
De désir, de sueur et de larmes perlées.

La Lune

Au commencement était la Lune

Belle, mais seule, son halo de lumière ruisselait sur les plaines infinies, son éclat argenté figé dans l'éternité

Puis vinrent les étoiles

Dans un ciel jusque-là trop vide pour la mélancolie, elles se mirent à scintiller, tournoyer, poussière de lumière bercée par un souffle léger

Puis ce fut ton tour

Tu n'avais plus qu'à danser

Il y avait juste assez d'obscurité pour y dissimuler la nature de tes pensées, et tout juste assez de clarté pour que tu exprimes ta beauté

Tu n'avais plus qu'à rire

Ta voix jaillissait, tel un nectar mêlant le soufre au miel, de quelque source profonde venue des entrailles de la terre

Rien n'aurait pu me dissuader d'y porter les lèvres, grisé par ce parfum enivrant, même si je savais que je m'y noierais

J'ai bu

Et je t'ai contemplée

Quand j'ai vu la nuit et le jour se confondre, le ciel sombre s'enflammer de vagues ardentes, c'est toi que j'ai vue

Quand j'ai entendu le fracas sourd de la mer déchaînée, sa colère explosant en de furieux geysers, c'est le battement de ton cœur que j'ai entendu

Quand vint la rosée d'un matin calme, au soleil douceâtre enrobant le silence qui me berçait alors de son étreinte légère, c'est le goût de ton baiser qui me vint à la bouche.

Femme

À lui seul, le mot est une promesse au parfum âcre, défendu de mystère derrière un feuillage dense et épineux, sans voie de recours
Toujours dissimulée, écartelée même, par vents et marées, toujours exposée nue aux songes impuissants

Un jour pour jouir, une éternité à attendre que glisse l'horloge sur la bonne aiguille, sous la bonne veine, au gré de la chance. Femme, je vous sème et tu me rattrapes toujours

Si tu sais t'envoler comme on plonge racine
Respirer un air pur des poumons de la terre
Ne pas croire à l'enfer mais sonner les matines
Quand s'allonge le temps sur l'étendue du vide,
Si tu sais te languir de ta prochaine guerre
Si tu es fière, autant, que la peau de tes rides
Si tu sais à quel point l'endroit est un envers
Comme le monde tourne et comme il tourne en rond
A quel point le bonheur est un immense drame
Car il dissout le jour au loin vers l'horizon
Si tu es fille, alors, un jour tu seras femme.

Quand nous étions gitans

Nous suivions d'un pas sourd le sentier étoilé
L'ombre se détachait des nuances du jour
Les signes composaient les lignes de la terre
La mélodie des vents frôlait la canopée
En chantant une langue aux accents de l'amour
Dans la cadence longue et intime des vers

Et le sang qui coulait, abreuvant nos sillons
Dont le chemin ouvrait un passage à nos cœurs
Faisait silence nu d'un jeune oisillon
Quand nous étions gitans, quand nous étions enfants
Nous jouions, innocents, à imiter la peur

Nos péchés d'âmes pures animaient les pinceaux
Qui dansaient sur la toile, ivres de nos secrets
Et roulaient dans nos voiles un imposant fardeau
Nous portions sur l'ardoise au tracé de la craie
Des accords vagabonds au rythme de la guerre
Deux blanches éreintées, une noire qui erre.

Le prophète

C'était un hiver de pleine lune. Les embruns légers plantaient leurs racines dans une terre de volcan, chaude et féconde.

Bientôt le soleil martèlera la rocaïlle engourdie, et le tumulte des eaux vagabondes gagnera les plaines tendues droit sous les nuées d'asphalte

Monde 2.0

De Terre, d'Eau et de Feu

Et d'Air

A présent l'Océan replie ses marées longues de pudeur, et ouvre grand ses gorges orageuses, révélant les marécages obscènes tapis dans ses entrailles de corail.

Et dans les Cieux, luisent des réverbères en chute libre vers la Terre.

Ici la Planète Bleue

La Grande Aiguille se meut, cliquent les Rouages qui ondulent au levant, et sèche la nuit, sonne et ronronne le jour, tonnerre de trompettes lézardant furtivement dans le brouillard, clic, les Engrenages de Dieu signalent l'aube discrète

Le prophète est retourné au bercail, une montagne de béton, et s'allonge dans son cercueil d'illusion avec la bonne volonté d'un condamné soumis, car Dieu désigne le linceul, et le prophète s'en pare

Pour être prophète, il faut survivre à la vie et à la mort. Il faut couler depuis les Origines du Monde, jusque dans le moindre interstice des promesses oubliées. Rendez-vous une fois passée l'éternité.

Le démon

J'ai désiré ma mère et j'ai tué mon père, puis je suis revenu de l'enfer, enfant roi sans royaume et sans enfance, élu sans Dieu et sans Terre Promise, ange déchu aux ailes souillées de rêves, apôtre sans peuple et prophète privé de foi, je n'ai jamais connu de loi, je me croyais mortel

L'éternité est un crime, c'est le Calvaire de Dieu, et je me rends compte, enfin, que je n'existe pas, car je suis un vivant.

Le pardon

Parfois cela me vient du tréfonds des entrailles
Tel un raz-de-marée, ses vagues-submersion,
L'irrépressible envie de demander pardon
De ma vertu meurtrie dire la damnation

M'abordent ces pensées aux cruels détails
Toutes entières forgées de démons qui m'assaillent
Éveillant dans ma chair la passion d'un esclave
Cinglant mon âme nue de souvenirs à vif
Qui recensent, béants et sans aucune entrave
La somme des lésions dont dépérit, captif,
L'amour propre endeuillé, réduit au rang d'épave

Suis-je donc à ce point un être misérable ?
Ô oui c'est l'héritage enfoui dessous le sable
Égrenant mon oubli, me chargeant de sommeil,
Qui reprend tous ses droits et me saisit d'effroi
À l'heure d'aborder un si âpre réveil

Une accumulation ô combien généreuse
Une addition salée assez vertigineuse
Accablant mon esprit livré à la conquête,
A l'assaut impérieux des reflets du miroir

Puis-je alors prier, formuler ma requête ?
Croire au soulagement serait si illusoire !
Je me tais tout à fait et ne demande rien
Car il n'est nul pardon qui mène vers l'espoir
Affleurent les sanglots que pourtant je retiens

Puisse être enseveli cet orgueil qui me toise
Que je porte si mal et qui tantôt pavoise
Il est mort, à présent, au champ de déshonneur
Seule l'humilité et son lot de douleur
Ont légitimité à survivre au naufrage
Et jamais, je le sais, ne viendra de rivage

Aussi mes sanglots longs nourrissent l'océan
Que j'écume sans croire au lever du Levant
Où le soleil est loin derrière mon sillon

Le récif où je loge a pour toute saison
L'hiver et puis l'hiver et encore l'hiver
Telle est ma destinée ; composer quelques vers
Mais ne point racheter ce lointain horizon
Qui me fuit, entêté, et pour toujours je pense

Je reconnais mon sort et l'épouse en silence.

La Croix

Entre le Christ et moi, point d'enfance ne vint,
De catéchisme aucun, changer le sang en vin,
Éclairer la passion qui eût servi de prisme
À mes jeunes années et leur inclination
Marquées d'un doute sain, pétri d'agnosticisme

Dieu était très lointain, logeant peut-être Sion,
Sa figure régnait confusément là-bas,
Où vécut et mourut la reine de Saba
Je priais malgré tout car la révélation
Pouvait venir, qui sait ? D'une grande ascension
Depuis mon corps captif jusqu'au divin Bastion

Dans la folle hypothèse où, retenant mon thème,
Sensible à mon message, Dieu me rendrait visite
Pour bien me consoler et me dire comme "il" m'aime,
Prouvant son existence en se rendant sur site,
Je "le" sollicitai dans l'espoir innocent

Je ne savais pas que, longtemps après l'enfant,
Moi même passé père, c'est une autre naissance
Qui m'offrait malgré moi le plus grand des prophètes
Lui que l'on dit souvent Jésus de Nazareth

Christ, il n'est pas le mien, il est seul son prénom,
Car il ne fut qu'un homme ! Voyez comme il s'élançait,
Contre toute injustice il est le fer de lance,
De son corps et son âme, au-delà du pardon,
Vers un fol idéal, celui de la Justice
Et encore aujourd'hui, on n'en est qu'aux prémices

Puisse-t-il revenir, achever son ouvrage !
Nous sauver, ici-bas, de ce cruel naufrage,
Il suffirait qu'un fils, une fille nous vienne,
Habité de charisme, une folle mission,
Sauver notre moisson, dire au monde le vrai,
Racheter à leur prix nos existences chiennes,
Séparer le bon grain de la mortelle ivraie.

Le Silence

Quand il ne reste plus que le silence
Quand les mots ont brûlé toute leur substance
Quand les os se sont asséchés
Fossiles
La moelle râpeuse
Quand le vacarme cesse
Parce que la vie a expiré
Parce que les poumons
Sont gorgés de cendre,

Parce que même un cri d'effroi est un cri d'espoir,

Quand il ne reste plus que le silence
Alors il faut l'épouser
L'embrasser jusqu'au vertige
Il est déjà la mort
Déjà la délivrance
Il est le salut

Et si demeure une clameur
C'est une promesse
Pas un don
C'est les anges, ils ont la politesse
De chanter depuis l'autre rive
Pour baliser le sentier

Quand il ne reste que le silence
Il ne reste plus que le seul chemin
Que l'on n'ait jamais parcouru
Depuis que l'on a brisé le silence
Pour la première fois
En clamant son indignation originelle au contact du monde
Jusqu'au dernier souffle rendu en cherchant le silence
D'où l'on vient et où l'on va.

Entends-tu ?

C'est le chant de l'espoir
Quand tes os sont glacés
Par une nuit sans lune
Quand l'obscurité nue
Déploie ses longues dunes
Où s'engouffre le jour
Dont il ne reste rien
Pour nourrir la vie

Entends-tu ?
C'est le chant de l'espoir
Qui surgit de la terre
C'est un murmure à peine
Il faut tendre l'oreille
Cette mélodie limpide,
Impérieuse, inviolable
Fait reculer la mort

Entends-tu ?
C'est le chant de l'espoir
Il sort de la gorge quand elle est obstruée
Il résonne quand le silence a tout absorbé
C'est une petite musique
Elle peut surgir partout
Tout le temps
Quand la lumière fuit
Ne laissant que ses ombres
Il faut apprendre à l'écouter
Et à la suivre
Car elle conduit à notre amour
Par quelque savant détour

C'est le chant de l'espoir
Il faut veiller tard le soir
Pour, au petit matin
Se livrer aux innocents
Tendre la main
Vers un autre versant.

L'armée et l'ombre

Premier mouvement,

Pour avoir bu mon saoul de toutes les liqueurs
Qui conduisent un homme à se charger d'extase
Du soir tard à la nuit, au matin de bonne heure,
Pour avoir recueilli le nectar dans mon vase
Sans avoir à subir le moindre des labeurs
Dans mes veines, du vin ! Je le sais, jouir est vain

Second mouvement,

Voici l'armée de l'ombre et je compte à son nombre
Je marche au son du cor à mon corps défendant
Au devant de la mort dispersée dans nos rangs
Poitrine offerte au sang et les cheveux au vent
Je vais, mon âme crue, ses nuées infertiles
Me déclarer vaincu, embrasser le péril

Troisième mouvement,

Si la mélancolie enrichit le poète
Alors pourquoi vouer tant de nuits à l'ennui ?
Si belle que tu sois, seule ta silhouette
Ô mon inspiration, glisse jusques ici
Bien-sûr je sais pourquoi ! Je ne suis pas auteur
Je n'ai pas la hauteur ni l'âme d'un charmeur

Quatrième mouvement,

Douillet comme un enfant, hargneux comme un pitbull,
Déchiqueter le flanc des illusions perdues
Ramassées à la pelle et dont la somme est nulle,
C'est l'enjeu de ma vie, seulement qu'ai-je su
Du monde sans refuge où les mirages abondent,
Qui baignent mon naufrage de trombes infécondes ?

Cinquième mouvement,

Si j'avais eu le choix de naître ou ne pas être
J'aurais été l'écho lointain du lendemain
À moins que tu ne veilles et résonne ta voix
Qu'il en restât le goût dans ma bouche de cendre
Que je puisse voler ou te saisir la main
Et m'endormir tout bas contre tes lèvres tendres

Interlude

Je ne veux pas d'amour, je l'ai dit mille fois
Je veux que mon séjour, ici-bas, fasse loi :
On ne prend pas de miel, on garde le coeur sec
Pour nourrir de douleur mon âpre chair de plomb
Verser de la sueur, être pion aux échecs
De soi, faire le don, c'est la seule raison

Epilogue

La mort est mon royaume, ici je suis mendiant
Au-delà je serai le prince du Néant
Que l'on m'offre le sacre, avec lui cette épée
Sur mon épaule nue, je ne tremblerai pas
À l'heure de passer de ce monde à trépas.

Je ne vais au devant ni d'anges ni de fées
Seulement du repos que j'ai bien mérité.

Le poème

J'aurais tant voulu t'écrire le plus beau des poèmes d'amour ô mon amour
Il me faut te célébrer
Il le faut
Nulle grâce ne doit être privée de sacre, or ta beauté me plonge dans une
jouissance méditative trop intense pour que j'en taise le nom

Parce que de tous les feux dans la poitrine de ceux qui eurent à soupirer, j'abrite le
plus grand brasier

Je voulais t'écrire le plus beau des poèmes mais je ne sais pas dire comment tu as
pris possession de moi alors que l'espace et le temps ouvraient la plus profonde
faille jamais arrachée à la matière pour y engloutir mon orgueil, ma fierté, ma force
et ma faiblesse, pour nourrir un amour cosmique

Je ne sais pas te dire que je t'appartiens comme l'écume à la vague
Je ne sais pas te dire que tu me rends sublimement et infiniment vulnérable et que je
loge dans le creux de tes mains, je suis une mésange et aimerais une caresse

Je ne sais pas te dire comme je suis à l'abri de tout, enveloppé de ton amour, et que
dehors, il fait incroyablement froid

Je ne sais pas te dire comme mon cœur, dans sa cage thoracique, cherchant à
travers la nuit, ô mon absente, le chemin qui le conduit à ton sein, explose d'une
fission nucléaire qui irradie ma chair et avec elle, le tout entier univers

Je ne sais pas te dire la joie pure qui coule de ta source et tes larmes m'abreuvent et
je te bois quand tu te donnes à moi par un mot, par un silence, par l'étreinte
miraculeuse qui me fait ton captif

Je ne sais pas dire la fête folle quand un ange te charge de me dire ton amour.
Le poète a dit « l'ombre de ton chien » et plus tard expliqué qu'il pensait à la lâcheté
des hommes devant leur bien-aimée
Alors je suis un lâche et encore le dernier, car si cet amour-là me faisait son esclave,
je jouirais encore et pas moins certainement, du moindre de ses gestes qui me soit
adressé

Mais non, tu me dis ton roi, ô ma reine, comment est-ce possible que tu m'appelles à
régner sur l'empire de tes sens, sur les vallées douces ou alors escarpées de ton
âme incandescente ?

Je me dis souvent misérable, oui misérable, d'une vie de misère et pourtant je suis
le plus heureux des hommes, aimé de son amour suprême
Je voulais t'écrire un poème d'amour et je n'ai fait que choisir des mots
Aucun ne rendra jamais justice au transport qui me conduit à toi, au voyage, corps et
âme, que tu suscites en moi
Il ne me reste donc plus à présent qu'à me taire et t'aimer
Dans le silence de l'amour.

Depuis toi

J'ai accosté des rivages
Aux vibrantes promesses
De lendemains glorieux,
Ce n'était que mirage
Et j'en suis revenu

J'ai traversé l'enfer
Et tous les paradis,
Mon âme propulsée
De violents précipices
En altitude ivre,
Et j'en suis revenu

J'ai remis l'ouvrage
Sur le métier
Autant de fois
Que je fus martelé
D'obstination
Laminé jusqu'à l'acier
Et j'en suis revenu

Je suis revenu de loin
Mais toujours au point de départ
En pire,
En pire, toujours

mon amour

Mais toi, nous,
Je n'en reviendrai pas
Jamais je ne cesserai
De contempler le miracle qui nous unit
De sonder mon amour insondable

C'est un volcan sans repos
Une ivresse sans flacon,
Sans gueule de bois
Une folie sans camisole
Un soleil sans couche d'ozone
Jamais je ne reviendrai de ce précipice dans ma poitrine
Et jamais je ne reviendrai
que tu m'aimes en retour

Mais quel est ce prodige ?
Par quelle grâce du ciel m'as-tu accordé ton âme ?
Dieu quel privilège que de boire à ta source !
Je ne savais même pas combien j'avais soif
Parce que je ne savais pas la soif de toi
Ça fait pourtant mille ans
Mon amour
Que nous sommes promis l'un à l'autre
Hein ?

Jamais
Non
Jamais
Je n'en reviendrai
De ce chemin que nous faisons ensemble
Je n'en reviendrai pas
Puisque c'est en toi
Que je loge désormais.

Je t'aime et caetera

Je t'aime jusqu'au bout d'la nuit
Je t'aime jusqu'au bout d'ma vie
Je t'aime du bout de mon vit
Je t'aime jusque dans ton lit
Je t'aime lundi et mardi
Et puis aussi le mercredi
Jeudi, vendredi, samedi
Je t'aime même le dimanche
J'aimerais faire valser tes hanches
Qu'on s'en paie tous deux une bell' tranche
Qu'on soit du bon côté du manche
Je t'aim'rai saperlipopette
Et le chanterai à tue tête
Nous serons amants en goguette
Des fois tu verras ma quequette
Je prépar'rai une' bell' omelette
Je vol'rai des oeufs et des bœufs
On ira à la montagne, heu...
On ira là où tu voudras
Je t'aime je suis dans d' beaux draps
Ça passera, je pense, à ras
On dit que qui a bu boira
Je finis mon poème en a
Je ne sais même pas pourquoi
Je t'aime et le reste on verra.

La poche

J'ai, au fond de ma poche
Un poing serré
Un flacon d'illusion
Des cases que je coche
Toute ma damnation
Un galet qui ricoche

J'ai, au fond de ma poche
Un grand canon scié
Une poignée de poudre
Une épine en acier
Le ciel gris de la foudre
Une toile de cinoche

J'ai, au fond de ma poche
Des rêves enterrés
Que de chimères écloses
Des bourgeons généreux
Le cheveu d'une fée
Un ou deux vers en prose
Un crapaud venimeux
Le pétale d'une rose

J'ai, au fond de ma poche
De bien nombreuses choses
Qu'il faudrait que je pose
Comme de vieilles valoches

Le cierge

J'ai brûlé un cierge
Par les deux bouts
Pour que tu ne souffres plus
Et que tu m'aimes encore
Mais il ne reste
Entre mes doigts sans empreinte
Qui cherchent en vain
Ton sillon
Que le sceau incandescent
De ma prière
Bientôt cette lave aura trouvé sa roche
Et j'en serai prisonnier
Déjà je m'engourdis
Mon âme s'endort
Pour ne plus assister au jour
Qui ne se lève pas
Pour que dans la nuit brille un cierge
Que j'ai brûlé pour toi
Par les deux bouts
Pour épouser ton ombre
Rester à la lueur
De ton regard tendre
Et attendre
Que le feu triomphe
Sous la cendre.

La foi

Ils ont dit « aie la foi ! » et ils eurent la foi
Le miracle prit fin quand le grand philosophe
Déclara haut et fort la mort du Roi des rois
Il me faut à présent rendre à Dieu quelques strophes
Comme on rend à César le sceau qui est sa loi

Car bien que le Seigneur ne soit pas qui l'on croit,
Tellement éloigné du récit canonique,
Toute chose, il est vrai, est ce que l'on lui doit
Extirpé du Néant, mais sans pouvoir magique

Car soit tout est miracle, soit alors, rien du tout
Il n'y a en ce monde et partout alentour
Qu'une force tranquille aux trombes vent debout
Soufflant, sur le magma, l'âme qui, de poussière,
Émergée du Néant, bientôt se change en terre,
Et nous tous, en flambant, nous sortons de ce four.

Le hasard

Comme ils croient au Hasard ! La science en fait son Dieu,
L'ultime Créateur dont nous serions les fils
Je m'en vais lui loger dans la poitrine un pieu,
Admirez s'il vous plaît l'élégant sacrifice

Aléa n'a pas droit à cette idolâtrie !
Qui jamais n'engendra la plus petite chose
N'en revient le crédit qu'à l'unique Patrie,
Depuis l'éternité garantissant l'osmose
Entre les éléments dont l'ensemble s'impose,
Une Source de Tout qui jamais ne tarit

Ainsi, ici, là-bas, comme partout ailleurs,
Au contraire absolu du prétendu hasard,
Tout est fruit d'un Dessein dont est exclue l'erreur
Balisant le tracé, comme luisent des phares,
D'un destin hérité jusqu'à la dernière heure.

Les choses

- Que vois-tu mon ami ?
- Je vois le fond des choses.
- Et comment le sais-tu ?
- C'est qu'on me l'a appris !

Il faut savoir douter car il n'est nulle prose
Qui puisse aller de soi, restituer l'écrit
Recelant le secret, les mystérieuses lois,
Qui vivent même loin de l'homme et de sa foi.

La mort

Comme je plains l'oiseau tremblant devant la mort !
Ainsi chemin faisant, l'étrange créature,
Du premier de ses pas jusqu'au seuil du trépas,
D'harmonieux crépuscules en gracieuses aurores,
Son funeste voyage volant à vive allure,
Se défie tout entier de la destination,
Faisant inéluctable, au bout, la damnation

Comment peut-on lancer dans une direction
Résolument son corps, et tant de conviction
En priant ardemment tout au long du voyage
Pour ne jamais porter jusque vers le rivage ?

Puisqu'il n'est d'autre voie possible à fréquenter,
Il faut donc embrasser la seule issue au sort
Il devient doux alors d'aller la rencontrer
Elle est Terre Promise attendant à bon port.

La race

Ne touche surtout pas à ma divine race !
Elle est humaine et pure, il ne faut la croiser
Avec aucun des chiens, ni avec les rapaces,
Qui vivent en son sein et se griment la face
Qui, de nos vieux haillons, savent bien se vêtir
Pour donner l'illusion de lui appartenir
Qu'elle demeure ainsi, belle et immaculée.

Apprendre

Il faut apprendre à prendre, un bon miel, sans tricher
A extraire, des fleurs, toute la vérité
En suçant le nectar ainsi disséminé
Aux quatres vents mauvais de la réalité.

Le bonheur

Et que vaut le bonheur ? Je pose la question
Mais non ! Je fais semblant j'ai bien sûr la réponse
Il ne vaut rien du tout, à part pour les bovins
Qui ruminent gaiement loin de toute sanction
Mais nous autres, humains, vivons parmi les ronces
Et tant mieux car cela donne un sens au chagrin.

Le genre

Résolument commun aux hommes et aux femmes
Notre genre est humain, debout sur ses deux pieds
Portant haut le flambeau qui dégage la flamme
Dont on brûle le fer pour en faire de l'acier.

Je me souviens

Je me souviens, c'était il y a quelques siècles, j'entendais sonner mille trompettes
qui résonnent encore
Seuls jouissaient les cieux, moi j'arpentais les lieux, tremblant, et je jouis d'autant
moins, à présent, que je n'ai rien trouvé depuis

Ainsi va la vie, je m'en souviens, je me rappelle, ces temps anciens que je n'ai pas
connus, et les temps à venir, dont j'éprouve l'écume à mesure que je caresse le sort

C'est une distorsion
Il faut comprendre que toute trajectoire est onduleuse, en me projetant dans un
présent figé, nul ne sait ce qu'il advint de rien, encore moins dans le futur
Et voilà où j'en viens

Je me souviens de dix années en une seule seconde
L'amas de laine qui déroule son fil est une mèche que la poudre précède
J'implose sous le poids de la mémoire
C'est comme mille coeurs dans une seule poitrine, brisés, cachés dans leur cage,
livrés au temps perdu, des instants qui ne reviendront plus

Je me souviens exactement la position des astres, j'étais au beau milieu d'une
constellation lambda et l'alignement parfait de mon souvenir avec ma mémoire
justifie la mécanique implacable du ciel
J'étais heureux, mais je n'en savais rien évidemment, maintenant je le sais

La vie est une éclipse de lune qui ne se produira plus.
Alors on tourne.

Minuit

Il n'est pas encore minuit mais l'ombre se lève déjà sur la vallée encombrée de
mélancolie
Je souris à peine
Les spectres valsent et je tourne en leur centre
Puisse l'aube venir vite

Il n'en sera rien la nuit s'allonge, le soleil noir s'élève, imperial
Je voudrais être sa trajectoire, je voudrais fuir sa course, qu'importe ce que je veux
Des branchages me parvient un murmure, c'est ma respiration
Elle cessera avec le vent, par le balais de la lune et des océans
Par l'alternance du jour et de la nuit, qui me tue et me ressuscite en chaque
pulsation

Je ne survis pas à la lumière
Même celle des étoiles me déchire la peau
Pourvu que l'aube vienne vite
Elle galope sur la face cachée de mon âme, nous avons rendez-vous mais je ne
viendrai pas
Je reste en ma demeure, que l'on me serve une large coupe, je veux éprouver la
mort jusqu'à la vie.

Au printemps

Quand tombe le ciel bleu sur un tapis de mousse
Où s'égraine, voilée, une mélodie douce
Issues de profondeurs obscures et lascives
La saison sait alors se montrer bien naïve
Elle prête ses jours à mille comédies
De tragédie sublime et de longues saillies
Pour naître et ne pas naître en symbiose parfaite
Et célébrer le deuil jusqu'en un jour de fête.

Le nom de l'Homme

On dit que l'Homme est Homme, il est chien. Brebis, abeille. Rat. Cafard. Serpent. Fauve. Mollusque. Pieuvre. Loup. Oiseau. Il singe l'Homme. Il glisse entre les doigts de l'Homme, il siffle des airs entêtants dans les oreilles de l'Homme.

On dit que l'Homme est Homme, c'est ainsi qu'ils le nomment.

Votez pour moi !

J'ai une idée très spéciale de ce que devrait être le Président de la République Française et de la République du Monde, et du monde avec ou sans République, et de la République avec ou sans monde.

Or, on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même.

Quand viendra ce jour que nous attendons tous, quand enfin, les commandes du pays seront confiées à la seule personne capable de lui montrer le chemin, moi, c'est certain, il y aura du changement.

Le pays tout entier sera voué au culte de ma personnalité.

Les petits enfants seront en première ligne ; tous seront amenés à apprendre, dans le cadre de leur scolarité, des poèmes à la gloire de leur guide, un guide dont la vie et l'œuvre seront, pour une fois, authentiquement de nature à les éclairer sur la véritable vocation de notre belle Nation.

Voici à quoi ressemblera mon petit livre arc-en-ciel :

La Nation est belle, car elle est le fruit de mon magnifique héritage cosmopolite.

De part et d'autre de tous les barbelés du monde sont érigés des temples à la gloire de ce que je suis.

L'immaculée blancheur de mes os, la couleur pourpre de mon sang pur d'être humain croisé avec aucun autre mammifère, donne à mon âme bohème des reflets universels.

Je suis issu du peuple élu, car deux de mes pattes suffisent à déplacer avec agilité mon enveloppe charnelle, car mon cerveau abrite la faculté de langage, car je sais compter jusqu'à 7 milliards, et que, par conséquent, je peux dénombrer mes congénères, et dire à chacun d'eux qu'il me ressemble.

J'ai fait du jihad ma raison d'être, car la paix se conquiert de haute lutte.

Il faut bien combattre ses ennemis, et nombreux sont ceux qui me haïssent parce que je ne suis pas Dieu, ni oiseau, ni arbre, ni le ciel et la terre.

Je suis Homme, et en tant que tel, combattant de la cause humaine. Je vais par monts et par vaux, armé d'un peu de salive et de beaucoup de foi, répandre la mauvaise nouvelle : Nous n'avons que des frères et sœurs à haïr, à mépriser, à opprimer, à asservir, à persécuter, à exploiter, à trucider, à torturer.

J'ai appris le pardon, car j'ai commis tant d'erreurs, tant de fautes, que je risquais, sans cela, de changer de camp, de devenir mon propre ennemi.

J'ai appris le pardon pour moi-même, et dans mon infinie miséricorde, il m'arrive même de l'accorder à autrui, quand on l'implore et le mérite. C'est que je suis un être bon...

Mon maître, c'est la liberté.

Je suis enchaîné à mon désir de vivre, je suis esclave de la condition humaine, et repose sur mes épaules un fardeau dont le poids suffirait à faire dévier la planète de son orbite solaire.

Pourtant, je suis léger comme l'air, un air que je brasse sans complexe, par des gesticulations qu'un mélange d'oubli profond et de quelque imagination débarrasse de toute entrave.

Je suis le vendu et je suis l'acquéreur.

Je suis la proie et l'ombre, le chasseur et la flèche. Je suis le rêve, le cauchemar, l'espoir, la fin des illusions, la nuit qui tombe et le jour qui se lève.

Je suis celui qui tend la main, et celui qui ne donne rien.

Gloire à moi qui soutiens le regard de la misère et me repais de satisfaction.

Gloire à moi qui erre sans but et ne m'en cherche pas.

Gloire à moi qui te ressemble, comme si tu étais moi.

Quand je serai Président, tous ceux qui me haïssent et tous ceux qui me méprisent auront le choix : Accepter ce visage d'eux-mêmes que je leur renvoie, ou le fuir par avion charter, par bateau, ou à la nage.

Votez pour moi !

Le dernier psaume

Fais couler des larmes de sang

Ô Seigneur

Le long de mes joues

Depuis ces yeux éblouis par ton obscurité

Jusqu'à cette bouche qui n'embrasse pas

Ô Cruel Prescripteur de ma nuit sans repos

Que je goûte au sel de ma douleur

Que la buée de mes rêves fiévreux recouvre mes pupilles qui ne voient pas

Révolte vive et vaine qui coule dans mes veines

Mer faussement calme dont le grand large nébuleux cingle ma face

De ses embruns acérés, coulés dans l'acier du doute triomphant

Qui dit ton nom

Ô Seigneur

Donne-moi le repos impossible

Que sur ma poitrine pèse le poids de ta volonté

Jusqu'à enfoncer mon coeur dans une terre fertile

Puisse ma sève essorée l'inonder pour lever à ta gloire

Un timide roseau que fauchera ton souffle

Ô Seigneur

Accorde-moi l'oubli

Promets-moi au néant qui porte l'écho de ta voix

Dont je me berce en tremblant de froid et de faim

Car tu m'as condamné à l'éternité

En me séparant de toi

Au premier jour dont la mémoire me hante

Seigneur laisse-moi danser comme une aigrette de pissenlit

Et me perdre dans l'immensité

Qui recouvre mon vertige

Linceul sans oraison funèbre

Et sans tranquillité.

- Citations préférées de Fabian Daurat -

« Le mérite est un paroxysme de chance.»

- Lao Tsu

« Naître ou ne pas naître avec, c'est bien égal à la chance.»

- William Worstcat

« La conscience est une flamme, pas de la poudre. »

- Pierrot Man

« Le seul moyen de se préserver totalement de la folie, c'est d'être totalement idiot. »

- Alain Connu

« Quand on pose une question idiote la croyant intelligente, on reçoit une réponse intelligente la croyant idiote. »

- John Piaget

« Il n'y a d'intérêt qui vaille, ni à collectionner les amis, ni à collectionner les ennemis. »

- Mark Zouk Erberg

« Il y a deux sortes d'êtres humains : ceux qui ne savent pas pourquoi ils agissent, et ceux qui croient savoir pourquoi ils agissent. »

- Sigmund Fraude

« Le problème, c'est que l'on n'est jamais aussi intelligent que quand on n'a pas besoin de réfléchir. »

- Parès

« J'adore le doute et les certitudes qui lui résistent, mais je hais celles qui ne lui sont pas confrontées. »

- Pascal Partum

« Ne pas se tromper, c'est ne pas exister. »

- Totol Ogy

« La liberté est ma seule maîtresse, mais je suis son esclave. »

- Dan Jouant

« Être son propre esclave, c'est être son propre maître. »
- King of Wisdom

« Dans ma tête c'est le bordel. Pourtant, je suis des ordres. »
- Alesi Droit

« Dans la vie, on ne peut avancer plus sûrement qu'à tâtons. »
- Cha Chapelier

« Un esprit sain est un esprit funambule. »
- Un ouvrier construisant l'Empire State Building

« Le doute est un poison vital. »
- Edgar Moura

« Il n'est de justice que celle que l'on a le pouvoir de mettre en œuvre. »
- Nicolas Manivelle

« Seuls les imbéciles s'étonnent de tout, ou ne s'étonnent de rien. Apprendre, c'est chercher à ne pas se laisser saisir par ce qui est prévisible, et ne jamais manquer une occasion de s'étonner des nombreuses surprises que l'on découvre en chemin, si le chemin est parcouru dans un état d'esprit adéquat. Or apprendre, c'est vivre. »
- Anonyme

« L'amour est un rivage
Mais il n'est nul serment qui protège du naufrage.
L'amour est terre promise
Mais ne gonfle nulle voile voguant vers elle, conquise. »
- Eric Tabac Reli

« Le deuil c'est l'accompagnement vers la mort de ceux qui sont déjà partis mais traînent encore dans les cœurs. »
- Beaurisse Serrure Nik

« La censure procède d'une bonne intention, de celles dont chacun sait que l'enfer est pavé. Elle n'est qu'impuissance, remède pire que le mal. Seules valent l'éducation, l'information et la controverse. »
- Vole Terre

« Il n'est de liberté que le sentiment. »
- Didrow

« On dit que l'espoir fait vivre, mais l'illusion aussi. »
- Niwi Ninitché

« La satisfaction est un naufrage. »
- Capitaine du Titanic, ses derniers mots

« La vertu, c'est quand moi cherche à séduire moi. »
- Moi